

En attendant, les chansonniers auront du pain sur la planche.

Nous n'avons pas voix au chapitre.

Mais ce qu'il incombe aux Luxembourgeois de faire, c'est de respecter davantage la langue de Bossuet et de Voltaire, de réagir contre sa contamination, sa détérioration croissante, de ne pas se départir de l'élémentaire correction qui sied à tout homme qui se veut cultivé.

Le problème de la langue offre un autre aspect sur lequel il convient d'insister.

Notre pays est bilingue, trilingue même.

Encore que le français s'apprenne dans nos écoles, l'allemand a les préférences de la majorité de nos concitoyens.

Raison de plus pour que les tenants du français, je veux dire l'élite cultivée du pays, redoublent de soins pour maintenir au français la place à laquelle il a droit, pour la consolider et l'élargir autant qu'il se peut.

Il ne s'agit à aucun titre d'évincer la langue de Goethe, ce qui serait loin d'être un enrichissement pour le pays.

Mais le français, en tant qu'élément culturel et véhicule de la pensée, mériterait la primauté.

On prend d'ailleurs plaisir à constater que notre presse, où l'allemand s'étale largement, se rapproche de plus en plus du français, pour le profit des lecteurs, non moins que pour le rayonnement de la culture latine qui forme partie intégrante de la condition humaine.

On aime à voir que, dans un style qui n'est nullement mauvais et qui gagnera à mesure que ses « usagers » voudront s'en servir, la presse ouvre ses colonnes à la langue du pays auquel nous unit une communauté d'aspirations, de sentiments, de souffrances.

Comment se fait-il alors que le français, de moins en moins, défraie nos débats parlementaires ? qu'une longue tradition se trouve en déshérence ? que nous glissons vers un niveau dont le pays n'a pas lieu d'être fier et qui, fatalement, pèse sur la qualité du travail parlementaire ?

Il est vrai que le français n'est pas délaissé au profit de l'allemand.

Mais notre patois, hélas ! tend de plus en plus à le déloger, à faire tache d'huile.

Certes, il faut aimer la terre des ancêtres et la langue qu'elle parle.

Mais notre parler populaire devrait demeurer banni des délibérations de la Chambre, ainsi qu'il en avait été décidé à bon droit par un vote en 1896 ; alors surtout que le luxembourgeois, tel qu'il s'y parle, n'est qu'un salmigondis de locutions et de tournures hétéroclites, où les infiltrations d'idiomes étrangers s'en donnent à cœur joie.

La pureté de notre patois, telle que Eyschen, au jugement de Nicolas WELTER, la concevait et la pratiquait, demeure étrangère à plus de 95 pour cent de nos compatriotes.